

DE L'ÂGE D'HOMME ET DE FEMME

Jacques Dupâquier, ed.

L'Espérance de vie sans incapacité

Faits et tendances, premières tentatives d'explication

Paris, PUF, 1997, x + 286 p. (« Sociologies »)

AU COMMENCEMENT était la démographie. Fruit d'un colloque organisé à Paris en décembre 1995, l'ouvrage, publié sous la direction de Jacques Dupâquier, aborde la question du vieillissement démographique des populations par le truchement d'un concept qui donne son titre à l'ouvrage.

Derrière la technicité d'un intitulé qui peut dérouter le lecteur, se cache un mouvement de longue durée propre à nos sociétés dont Dupâquier (pp. 1-4, 77-92) rappelle les grandes lignes. Au cours des deux derniers siècles, la tendance à l'augmentation de l'espérance de vie a été ininterrompue ; de 1820 à aujourd'hui (en 1992) la durée moyenne de la vie a doublé (de 38,8 ans à 77,8 ans), tendance de fond qui résulte de plusieurs évolutions. À un gain continu de l'espérance de vie à la naissance qui s'explique par le recul séculaire de la mortalité infantile s'ajoute, depuis les trente dernières années, un recul de la mortalité du troisième âge (60-74 ans, « les jeunes vieux ») et du quatrième âge (75 ans et plus, « les vieux vieux » ou le grand âge). L'amélioration de l'état de santé des populations s'explique par le reflux des maladies infectieuses et, plus récemment, des maladies cardiovasculaires et de certains cancers ; le risque de tomber malade se trouve dissocié en partie du risque de mourir.

L'augmentation continue de l'espérance de vie se surimpose, dans les pays développés, à la baisse de la fécondité amorcée en 1965, date à laquelle cesse la phase de *baby-boom* caractéristique des décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Ces différents mouvements se traduisent par un « vieillissement démographique des populations », c'est-à-dire une modification de la structure par âge des effectifs à cause de l'augmentation, en nombre relatif et absolu, des individus âgés de 60 ans et plus, augmentation dont on constate actuellement les premières manifestations mais qui s'amplifiera dans les décennies à venir lorsque les *baby-boomers* deviendront à leur tour des anciens. Les tenants et les aboutissants de ce changement que les auteurs qualifient de « nouvelle aventure démographique », de « changement de régime démographique », ou encore « de révolution démographique » nécessiteront des recherches approfondies dans les domaines les plus divers, allant de la question de la longévité potentielle de l'espèce humaine à celle de la longévité différentielle selon les catégories sociales et à celle des inégalités sociales face à la mort, en passant par le contenu des politiques publiques puisqu'elles conditionnent les mesures à prendre qui anticipent ou

COMPTES RENDUS

accompagnent les changements. Le débat sur le régime des retraites peine à progresser et celui sur le système de santé est tout juste amorcé. C'est à ce dernier problème que s'attelle l'ouvrage en se focalisant sur ce que recouvre l'augmentation de l'espérance de vie du point de vue de la santé et de la maladie.

Étant donné que la probabilité de décéder à certains âges a diminué, de quoi sera faite la tranche de vie ainsi gagnée, et dans quel état allons-nous mourir ? Sachant que ces années gagnées sont sans précédent, en tout cas mesurable, dans l'histoire de l'humanité, quels concepts et quels outils permettront de connaître l'évolution de l'état de santé des populations « vieillissantes », d'apprécier les besoins et de prévoir les investissements et les dépenses de santé publique dans les décennies à venir ? Divers scénarios existent (Jean-Marie Robine, pp. 7-31), selon que l'on table, ou non, sur l'expansion de la morbidité et sur

l'existence d'un mur biologique infranchissable : les maladies qui ne se révéleraient qu'à un âge avancé auraient tendance, ou non, à augmenter. C'est à ces interrogations importantes que cherche à répondre le concept d'« espérance de vie sans incapacité » (EVSI), encore appelé « espérance de santé ». Comme tout indicateur, l'EVSI soulève des problèmes d'ordre statistique, mais aussi d'ordre idéologique, puisque tout outil d'évaluation, outre ses propres limites, est porteur, implicitement ou explicitement, de représentations et de jugements de valeur qui peuvent biaiser ou gauchir son utilisation et son utilité. Fruit d'une réflexion collective entre démographes, épidémiologistes, sociologues, économistes, psychologues, gériatres, l'ouvrage, composé de dix-sept communications suivies de discussions, s'articule autour de ces deux ordres de préoccupation.

Anne-Marie Peatrik

Bernadette Puijalon & Jacqueline Trincaz

Le Droit de vieillir

Paris, Fayard, 2000, 281 p., bibl.

SOUS LA FORME d'un essai qui pose un problème de société et esquisse des remèdes, Bernadette Puijalon et Jacqueline Trincaz, deux anthropologues spécialistes des questions de vieillissement en France, nous proposent un ouvrage de synthèse, où elles dressent un état de la condition faite aux personnes âgées. Complémentaire de l'ouvrage précédent, le vieillissement y est étudié à travers les images qui se forment à l'endroit des vieux et de la vieillesse, et l'imaginaire qu'elles nourrissent dans nos sociétés. À leurs propres enquêtes conduites auprès de jeunes et d'anciens, elles ont ajouté les travaux réalisées par des historiens, des philosophes et

des sociologues sur l'histoire de la vieillesse en Occident, les rapports officiels accumulés ces cinquante dernières années, les essais de journalistes, l'analyse du contenu des messages véhiculés par les médias.

Après avoir rappelé les grandes composantes démographiques de la question, passage obligé, les auteures, dans un chapitre clé (« L'engrenage des définitions »), exposent leur propos à travers l'étude des termes très divers qui ressortissent à la vieillesse, au point qu'une commission gouvernementale s'est réunie en 1983 pour statuer sur le sens de ce vocabulaire – on n'est pas au pays de l'Académie française pour rien. Elles s'attachent à définir leur

objet : l'âgisme, barbarisme issu de la transposition de l'américain *aging* (« vieillissement »), qui désigne en français une forme de racisme dont les vieux font l'objet ; « vieillisme » aurait mieux fait l'affaire car en français âgisme pourrait désigner toute ségrégation envers n'importe quelle catégorie d'âge ; mais âgisme s'est imposé comme la ségrégation dont les vieux sont victimes, laquelle puise sa raison d'être dans une représentation des âges de la vie fondée sur la croyance ancienne, toujours vivace et réactualisée, que déclin physique et déclin de l'individu vont de pair.

Inscrite dans la longue durée de la pensée occidentale, relayée par la gériatrie et la profusion des images contemporaines, la construction historique et culturelle de la vieillesse oscille entre deux pôles, celui de la sagesse, manifestée par la blancheur des cheveux et de la barbe à l'image de Dieu en majesté au cœur des cathédrales, celui de la vieillesse conspuée, dégoûtante, où l'altération physique et la peau flétrie disent le châtiment divin, la souffrance et la mort, conséquences cruelles du péché originel. La vieille femme suscite plus particulièrement l'effroi et la haine. Le corps féminin, objet de séduction et de désir, devient répugnant et objet de dégoût avec la vieillesse. Âgisme et sexisme se renforcent mutuellement (pp. 80-89) ; de nos jours, les vieilles femmes, plus nombreuses dans les tranches d'âge élevées (pour 100 hommes, il y a 120 femmes à 65 ans, 150 à 75 ans, 200 à 83 ans, 500 à 95 ans), veuves et disposant de ressources souvent moindres, incarnent les craintes et la mise à l'écart que suscite l'allongement de la durée de la vie. Le raccourcissement de la durée de vie active et les départs précoces à la retraite ajoutent leurs effets. Le « jeunisme » ambiant, autre façon de dire qu'on n'a pas le droit de vieillir, transforme la prévention du vieillissement en obligation de ne pas vieillir sous peine d'exclusion, injonction sur laquelle fleurit le commerce des produits anti-jeunisme (pp. 89-115). Une même ambivalence se dégage

des activités des retraités, tiraillés entre le désengagement et le militantisme contre les discriminations, entre le consentement et le refus de la ségrégation (pp. 133-157), et des politiques publiques qui doivent prendre en charge des besoins spécifiques mais qui évitent difficilement la stigmatisation des vieillards assistés (pp. 159-174). Entre imaginaire et pratiques mal connues, les diverses maisons de retraite, à tort et à raison, cristallisent toutes les appréhensions, alors que 4 % seulement des 60 ans et plus vivent en institution (pp. 175-213). Fondé sur l'idée que l'ignorance entraîne la crainte et le rejet, l'essai se clôt sur la présentation des expériences allant à contre-courant de la mise à l'écart des vieux et permettent « l'alliance de tous les âges ».

Le défilé des représentations, l'imagerie de la vieillesse, la mise bout à bout des clichés contradictoires, leur effet cumulatif sont particulièrement saisissants, et il est difficile de résumer l'engrenage des stéréotypes sans tomber dans la caricature. Les pièges de l'âgisme, auquel personne n'échappe, sont démontés. L'essai atteint son objectif ; bien documenté et écrit clairement, il devrait toucher un grand public à moins que le livre, à son tour, ne soit victime de l'ostracisme qui pèse sur ces questions ; cela dit, les gens qui, de près ou de loin, sont confrontés à ces difficultés sont de plus en plus nombreux.

Les auteurs de l'ouvrage ne pouvaient guère s'attarder sur des questions théoriques ; mais son contenu permet d'esquisser des problématiques sur l'anthropologie de la vieillesse et, plus largement, des âges de la vie. Le recensement des stéréotypes à l'œuvre dans une société est indispensable mais tout un chacun a une capacité, variable, de jugement, d'analyse et de négociation, piste de recherche qu'indiquent et le chapitre VI sur la parole des vieux et le titre de l'ouvrage. Cette capacité, individuelle, est conditionnée par le milieu social et le parcours de vie (« le vieillissement apparaît comme une progression très graduelle dont on ne prend

conscience que par intermittence », p. 61). On est frappé par la montée et l'affirmation des inégalités dans la vieillesse (p. 44) ; s'il est une catégorie d'âge où ces dernières s'affirment, c'est bien celle des « personnes âgées », dénomination qui, pour ne pas employer le terme « vieux » jugé méprisant, masque la variété des destinées individuelles. La question de l'individu, du sujet, de l'acteur social, peut être abordée par des disciplines différentes, mais il nous semble que l'ethnographie est un outil qui permettrait d'apporter un éclairage inédit et unique sur cet aspect.

Le contenu de la vieillesse ouvre aussi à des investigations comparatives avec les modèles des sociétés éloignées qui illustrent à quel point sont étranges nos croyances sur la détermination biologique

de l'âge (pp. 268-269), mais aussi avec des modèles occidentaux qui montreraient que la désynchronisation des cycles de vie, la redéfinition des seuils sous l'effet des facteurs démographiques et autres, est une tension récurrente dans nos sociétés. Pensons aux crises frumentaires qui agitaient régulièrement les sociétés d'Ancien Régime et faisaient des coupes claires dans la pyramide des âges ou, par la suite, aux effets de la révolution industrielle et au vieillissement démographique, sensible dès la fin du XIX^e siècle (p. 17) ; cela conduit à questionner la validité de l'opposition entre un « avant » où les limites d'âge étaient fixées et un « maintenant » où elles seraient brouillées.

A.-M. P.

Richard A. Shweder, ed. *Welcome to Middle Age ! (And Other Cultural Fictions)*

Chicago-London, The University of Chicago Press, 1998, xviii + 302 p., ill., tabl.

RICHARD A. SHWEDER nous livre un recueil d'articles particulièrement stimulant. L'âge y est saisi comme une construction sociale, non pas au travers des catégories les plus souvent étudiées, la jeunesse et la vieillesse, mais au travers de ce qui les sépare, intermédiaire situé approximativement entre 30 et 70 ans, dont les dénominations *middle age* ou *midlife* recouvrent en elles-mêmes tout le programme. Le terme « adulte » est une traduction impropre car il dénote un état d'équilibre étranger aux désignations anglo-saxonnes qui réfèrent à un état de crise ; « crise du milieu de la vie » ou « mitan de la vie » peut faire l'affaire en soulignant d'emblée que pour un locuteur français l'expression ne recouvre pas une catégorie reconnue comme elle l'est outre-Atlantique. L'ouvrage explore l'idée que la crise du mitan de la vie, associée à un déclin des capacités physiques, motrices et

sexuelles, annonciateur de la vieillesse, est un produit de la culture et de l'histoire occidentales. Des modèles différents du cours de la vie existent dans les autres sociétés. Cependant, en raison de la mondialisation, l'idée de crise inhérente à ce qui est défini comme un entre-deux commence de se répandre au sein des élites occidentalises.

L'article de Margaret M. Gullette, « *Midlife Discourses in the Twentieth-Century United States. An Essay on the Sexuality, Ideology and Politics of "Middle-Ageism"* », rappelle l'importance du discours sur la crise du mitan de la vie dans la société américaine et date l'apparition de cette idéologie au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, années où sont forgés les termes *middle age* et *middle life*. Saisissable à travers la littérature, ainsi du succès remporté par le héros de James Berrie, Peter Pan, le petit garçon qui refuse de grandir,

le *middle-ageism* apparaît à un moment où l'espérance de vie commence à augmenter, et se nourrit de la diffusion croissante chez les adultes du sentiment de nostalgie pour l'adolescence et la jeunesse. Il correspond aussi à la deuxième phase de la révolution industrielle (1880-1929) où, machinisme aidant, les jeunes étaient employés de préférence aux « vieux », entendus alors comme les adultes qui avaient passé l'âge de 40 ans.

Margaret Lock, « Deconstructing the Change : Female Maturation in Japan and North America », illustre que les limites d'âge résultent d'une interprétation du donné biologique. Au Japon, la ménopause n'est pas vécue et conçue comme l'arrêt d'une fonction de reproduction, mais fait partie d'un processus au cours duquel la femme endosse de nouvelles responsabilités au sein de la famille élargie. Aux États-Unis, la médicalisation, croissante depuis le XIX^e siècle, aboutit à définir la ménopause comme un événement physiologique exprimé en termes d'arrêt d'une fonction, d'une perte dont les effets négatifs, comparables à ceux d'une maladie, doivent être compensés par la prise de traitements de substitution. Ce modèle se diffuse actuellement au Japon au sein des populations urbaines touchées par les « maladies de la modernisation », nouvelle catégorie nosographique au sein de laquelle on traite, entre autres, les « désordres » de la ménopause.

Dans la civilisation indienne, Sudhir Kakar, « The Search for Middle Age in India », non sans hésitation, identifie dans le passage à la troisième des quatre étapes du cycle de vie connues dès les Dharmashastras une forme de crise du mitan de l'existence. Quand un fils commence à son tour d'engendrer des enfants, son père doit penser à se retirer et sa mère à transmettre la responsabilité de la maison à sa belle-fille. Inscrit dans le cycle domestique, le passage de l'état de *garhasthya* (maître de maison) à celui de *vanaprastha* (installé dans la forêt) est une crise au sens où seule une minorité s'engage dans la voie qui mène « dans la

forêt » et, à terme, à la renonciation et à l'ascèse (*sanyasa*). Cet idéal classique de l'hindouisme continue d'exercer une influence considérable dans l'imaginaire contemporain ; et les conflits de valeurs et de rôles qu'il génère avec la pratique, et qu'exacerbe la diffusion du modèle occidental, trouvent un écho privilégié dans le cinéma indien.

Dans une terre classique de la controverse sur l'adolescence et la jeunesse, Bradd Shore, « Status Reversal : The Coming of Aging in Samoa », recherche les valeurs associées aux cinq catégories d'âge désignées en langue samoïenne (nourrisson, enfant, jeune, adulte, ancien), à partir d'une enquête par questionnaire conduite en 1976 auprès d'enfants d'âge scolaire et d'un échantillon d'une population villageoise. Il apparaît que l'adulte est au croisement, non conflictuel, de deux références de l'autorité et du pouvoir, reflétant une conception persistante fondée sur l'opposition complémentaire entre une chefferie de type roi sacré qui tire sa force de son immobilité et de sa capacité à prier, et des chefs guerriers dont la légitimité procède de leur capacité à se déplacer. L'opposition informe également les catégories de genre : le féminin est associé au pouvoir immobile et le masculin à celui du mouvement. L'âge adulte correspond à une phase d'inversion statutaire durant laquelle la force tirée de l'immobilité prend peu à peu le relais de la force liée au mouvement.

Dans leur article « Return of the "White Man's Burden" : The Moral Discourse of Anthropology and the Domestic Life of Hindu Women », Usha Menon et Richard A. Shweder identifient, à partir d'enquêtes conduites auprès de femmes Oriya de caste brahmane principalement, dans la ville-temple de Bhubaneswar (Orissa), cinq catégories d'âge dans la vie des femmes hindoues. Elles correspondent à autant de positions successivement atteintes depuis la qualité de fille dans la maison paternelle et de belle-fille dans la maison de la mère du mari. La quatrième catégorie *prauda* (« mûrie ») est un sommet dans l'itinéraire

de la femme : devenue belle-mère, elle régent les affaires domestiques et rituelles de la famille, position éminente qu'elle occupe jusqu'à ce qu'elle cède les responsabilités à sa belle-fille devenue à son tour belle-mère. L'article, très riche, illustre la complexité des phénomènes à l'origine des catégories d'âge, ainsi de l'exploration du sentiment de bien-être personnel (*hito*) éprouvé à tel âge plutôt qu'à tel autre. Écrit dans le souci de réfuter les analyses des anthropologues féministes qui justifie son titre, l'article récapitule à cette occasion les règles de la méthode ethnologique, procédé qui pourrait paraître scolaire, n'était qu'il fait sens dans le cadre des débats qui agitent l'anthropologie américaine.

Robert et Sarah LeVine, « Fertility and Maturity in Africa : Gusii Parents in Middle Adulthood », évoque un état d'adulte chez les Gusii du Kenya – agriculteurs au sein desquels les auteurs ont enquêté – qui n'est en rien une phase marquée par une crise, mais correspond à une étape où l'homme comme la femme engendre le plus d'enfants possible. Cet idéal de prolifération correspond à un modèle d'accomplissement qui trouve sa source dans une structure patrilignagère où seuls les parents d'une progéniture nombreuse, à commencer par des fils bien évidemment, à la tête de puissants groupes domestiques, accéderont à un statut d'ancêtre dont le nom sera remémoré pendant longtemps. Les évolutions contemporaines, notamment la pénurie de terre, rendent de plus en plus difficile l'application de cet idéal et soulèvent la question de la définition de nouveaux modèles en rapport avec des pratiques changeantes.

L'étude longitudinale conduite par Thomas S. Weisner et Lucinda P. Bernheimer, « Children of the 1960s at Midlife : Generational Identity and the Family Adaptive Project », fait écho au premier article de la livraison. Le suivi de deux cents familles américaines dont les parents, nés majoritairement à la fin des

années 1940, sont des représentants de la génération « contestataire » formée dans les années 1960, fait apparaître un milieu de la vie défini non pas en terme d'usure annonciatrice de la vieillesse mais selon le cycle de développement familial. L'arrivée des enfants à l'âge d'adolescent puis de jeune adulte délimite une phase potentiellement critique pour leurs parents et les valeurs dont ils ont été les promoteurs dans la société américaine ; pour ces derniers, la crise du milieu de la vie s'inscrit dans ce couplage générationnel, constat qui soulève la question de la validité de ce modèle dans d'autres générations et dans d'autres milieux socioculturels.

L'article de Katherine Newman, « Place and Race : Midlife Experience in Harlem », apporte un début de réponse à cette interrogation. Au sein des populations noires du ghetto de Harlem, la condition des adultes âgés de 40 à 50 ans, en 1993-1995, ne s'inscrit pas vraiment dans le modèle de la crise du mitan de l'existence. Leurs trajectoires ont été marquées par des ruptures contrastées apportées par l'histoire et la géographie : la migration en provenance des régions du vieux Sud vers celles industrielles du Nord-Est, concomitante de la lutte pour les Droits civiques et l'abolition des discriminations raciales ; la dégradation, sur fond de chômage croissant, de leur condition d'existence dans Harlem, quartier peu à peu gagné par l'insécurité qui a mis fin à la dense sociabilité de voisinage et a conduit à une existence claquemurée. L'anticipation de l'avenir de ces adultes repose sur l'espoir que leurs enfants ne tombent pas dans la délinquance et la déchéance, et qu'ils puissent à leur tour les aider dans leurs vieux jours.

Par touches successives, ce recueil fait apparaître une diversité des situations, des modes d'approches et des concepts pouvant conduire à conclure à l'inanité d'une catégorie qui ne serait qu'un modèle indigène parmi d'autres au sein même de la société nord-américaine. Cependant, des constantes apparaissent qui illustrent l'in-

térêt heuristique de cette grille de lecture et d'une investigation qui n'en n'est qu'à ses débuts. Partis à la recherche d'une catégorie d'âge, les auteurs retrouvent les questions des trajectoires individuelles et du couplage des générations adjacentes au sein de l'entité familiale, et illustrent l'intérêt d'une saisie non segmentée des âges. Le lecteur français peut aussi être frappé par des absences dont on ne sait si elles sont la marque de chercheurs qui croisent les méthodes de la psychologie sociale et de l'anthropologie ou de la société américaine elle-même. Le binôme générationnel

parents/enfants laisse de côté la question des grands-parents. Le champ d'interrogation sur l'âge est apolitique au sens de a-étatique : l'âge est affaire de famille et d'individu, alors que, en France particulièrement, mais cela est vrai aussi du reste de l'Europe, la réflexion sur l'âge ouvre, entre autres, aux questions des politiques publiques et de l'allongement de l'espérance de vie, de l'âge au travail et à celui de la retraite, et de son financement.

A.-M. P.

Jean-Pierre Boutinet

L'Immaturité de la vie adulte

Paris, PUF, 1998, 267 p., bibl. (« Le Sociologue »)

CET OUVRAGE fait écho aux questions dégagées ci-dessus. Partant d'un angle d'approche et d'une méthodologie sensiblement différents, l'auteur, un psychosociologue, s'interroge sur les modifications des attentes qu'il a observées chez des adultes investis dans des stages de formation permanente. À son tour, il constate l'émergence au sein de la population française d'un état de crise associé à la vie adulte qu'il replace dans un contexte historique où il distingue trois phases : à une première période (1945-1960), au sein de laquelle la condition d'adulte correspond à un stade d'accomplissement reconnu par tous et atteint automatiquement, succède, dans les années 1960-1975, une phase où l'état d'adulte, appréhendé de façon moins statique, est conçu comme un devenir à construire ; depuis les années 1980, un modèle de crise apparaît où l'idée d'inachèvement est remplacée par l'incertitude et le chaos des attentes, répercutant également les modifications enregistrées dans les âges qui précèdent et qui suivent. Les

changements dans la catégorie adulte, scandés par la dynamique économique, s'articulent sur le moment pivot où le premier choc pétrolier en 1973 et la montée concomitante du chômage annoncent la fin des Trente Glorieuses et l'apparition de la société dite postindustrielle ou surmoderne. Dans une brillante synthèse qui couvre la moitié de l'ouvrage, l'auteur tente de cerner toutes les composantes intellectuelles et culturelles de cette dynamique puis, dans un deuxième temps, il distingue, à l'usage des formateurs, les situations diverses auxquelles sont confrontés les adultes en devenir et en crise, et esquisse une typologie de leurs réactions.

L'ouvrage, fondé sur des histoires d'adultes publiées par ailleurs, ce qui rend la lecture parfois frustrante pour un ethnologue, invite à soulever des questions dans la reconnaissance des limites imposées par son contenu psychosociologique. L'état adulte auquel se réfère l'auteur paraît très marqué par l'expérience de la formation permanente qui, contrairement à ses

objectifs initiaux, accueille des individus en situation de crise professionnelle et de reconversion, ce qui conduit à s'interroger sur l'extension de ses conclusions à d'autres individus parvenus à l'âge adulte. Le contraste sur lequel est construite la démonstration entre un état adulte qui aurait été clairement défini autrefois et ne le serait plus de nos jours appelle d'autres commentaires. Les générations précédentes, au sens de cohortes, ont été marquées par des événements qui ont déstabilisé le cours des existences, la Grande Guerre, la crise de 1929, la guerre de 1939-1945. Des études conduites dans ces années-là auraient peut-être conclu au « brouillage des âges » et constaté que l'âge adulte était non pas associé à une phase d'accomplissement mais à un état d'incertitude et de crise. Cela conduit de nouveau à s'interroger sur l'idée que les seuils d'âge auraient été fixes autrefois et ne le seraient

plus de nos jours, marqués qu'ils seraient par une désynchronisation des temps de l'individu et de la société. Il nous semble plutôt que l'instabilité des limites et les non-congruences qu'elles induisent sont une propriété intrinsèque des catégories d'âge. Génération après génération, les sociétés ne se reproduisent jamais à l'identique, les désynchronisations enregistrent cette instabilité, à commencer par les différences d'effectifs des cohortes successives qui ont un effet direct sur la définition des catégories. Et la conception selon laquelle les limites d'âge étaient autrefois fixes – à laquelle contribuent les pouvoirs publics en fixant l'âge de la retraite par exemple, mais l'explication n'est pas suffisante – apparaît alors comme une idéologie récurrente qui doit à ce titre être examinée.

A.-M. P.

Véronique Moulinié

La Chirurgie des âges : corps, sexualité et représentations du sang

Paris, Éd. de la MSH, 1998, 341 p., bibl. (« Ethnologie de la France »)

CET OUVRAGE ouvre des perspectives bien différentes, en conduisant une ethnologie des actes chirurgicaux, à tout le moins d'ablations, effectuées à un âge plutôt qu'à un autre, dont la pratique s'est répandue au cours des XIX^e et XX^e siècles. Jusque dans les années 1980, alors que « le rôle des organes que l'on supprime n'a jamais clairement été élucidé » (p. 9), certaines de ces ablations paraissent pratiquées sous la pression de circonstances où les patients et leurs parents ne sont pas les derniers à agir : ablation des amygdales et des végétations, appendicectomie, hystérectomie, prostatectomie. Pour éclairer la face cachée de ces opérations et de la décision de

les entreprendre, l'auteure croise et analyse deux types de données : des enquêtes réalisées au début des années 1990 dans une petite ville industrielle et une vallée agricole du Lot-et-Garonne, auprès d'adultes qui se remémorent et commentent les opérations qu'ils ont subies dans leur enfance et par la suite ; des traités médicaux datant du XIX^e siècle et début du XX^e siècle, littérature savante le plus souvent dépassée mais qui imprègne encore les ouvrages de vulgarisation et font écho à l'imaginaire des discours de ses informateurs. En mettant en parallèle savoirs communs et savoirs médicaux, elle met au jour une physiologie des âges de la vie et de l'identité sexuelle, où les

connaissances scientifiques diffusées depuis le XIX^e siècle se mêlent à des représentations communes qui affleurent par exemple dans les remèdes de « bonne femme » et dans le culte des saints protecteurs, et dont certaines remontent à l'Antiquité, comme la pensée climactérique, selon laquelle la substance du corps se renouvelle intégralement et se purge à intervalles réguliers (p. 106).

La trame interprétative repose sur l'idée que le circuit du sang est à l'œuvre dans le parcours d'une vie et qu'il faut remédier aux inévitables « problèmes de circulation », à l'errance sanguine révélatrice d'une identité sexuelle vacillante aux deux carrefours dangereux que sont la puberté et le retour d'âge. Par le truchement d'équivalences établies entre les glandes rhinopharyngées, l'appendice, certaines maladies de l'enfance (comme les oreillons) et la puberté, les petites chirurgies enfantines (pp. 31-110), pense-t-on, revigorent car elles ôtent ce qui empêche de grandir. Elles reposent « sur une compréhension de la physiologie infantine, de la croissance du corps [...], de ces différents organes et de leurs relations particulières. Loin des rhumes et des angines, c'est toute une pensée de la croissance qui se met en place dans les esprits et dans les corps » (p. 66). La circulation du sang, réorientée en direction des organes génitaux, ouvre ainsi la voie à la puberté : on fait la femme, on fait l'homme à travers une phase que la médecine a contribué à définir au cours du XIX^e siècle, l'adolescence et son cortège de maux, ainsi de l'acné, qualifiée de « juvénile » dans les années 1940.

Symétrique de l'adolescence, annonciateur de l'autre pente de la vie, le « retour d'âge » se signale par les règles qui se dérèglent et des symptômes subséquents dont la description converge dans le discours des informatrices et les traités médicaux au point que l'on ne peut que s'interroger sur l'effet des seconds sur le premier, ce qui recoupe les analyses de Margaret Lock (cf. le compte rendu de l'ouvrage de Richard

A. Shewder, ci-dessus). Retour d'âge en effet, car rapprochés des modifications que le corps et la personne connaissent à l'avènement de la puberté, dans les phases qui précèdent les règles ou annoncent la grossesse, les troubles de la ménopause sont comme l'ultime manifestation des capacités génésiques avant qu'elles ne s'arrêtent. Hémorragie et aménorrhée traduisent le dérèglement dans la circulation du sang et dans le cheminement de l'humeur à travers le corps établi à la puberté. Le sang ne fait plus son circuit ; il est bloqué, de la même façon qu'il est « bloqué » par « la totale », hystérectomie assimilée à une ménopause chirurgicale. Le sang ne s'écoule plus ; la prise de poids qui en résulte fait écho à la pléthore sanguine, au trop-plein de sang des ouvrages médicaux du XIX^e siècle qui traitent du cortège pathologique du retour d'âge : varice, couperose, hypertension ; on vieillit, on accuse le coup car le mauvais sang ne s'évacue plus. La ménopause est une transition entre deux circuits de sang qui se réorientent. Bouffées de chaleur, sudation excessive apparaissent tardivement dans les traités sur la ménopause ; elles sont rapprochées des bouffées du sang qui remontent à la tête, influent sur le cerveau et nourrissent les idées noires. La femme manque de stabilité car son sang n'est plus stabilisé ; à la pléthore sanguine, répond la pléthore nerveuse ; les nerfs prennent le dessus car le sang est devenu erratique. Parfois désignées « bouffées de belle-mère », les bouffées de chaleur associent physiologie et statut social. La datation du retour d'âge par les informatrices ne se fonde pas en effet sur la seule lecture du corps ; elle est étroitement associée à divers événements, tout particulièrement la naissance d'un petit-enfant et le fait de devenir grand-mère. Au travers de la ménopause, c'est la transmission de la fécondité entre générations successives qui est mise en scène ; il est malséant que les générations adjacentes procréent simultanément selon un modèle qui s'accorde bien avec les contraintes de la succession dans les

sociétés à maisons et qui lie les physiologies masculine et féminine (pp. 140-143, 160-163 et 186-187).

Dans les représentations, communes et savantes, le retour d'âge trouve un équivalent du côté des hommes qu'évoquent non pas ces derniers – ils restent muets sur ces questions – mais les femmes lorsqu'elles décrivent les désagrèments et les maladies d'un âge critique que connaît, avec quelques années de décalage, leur mari. La transposition des problèmes féminins sur des corps virils fait écho à des tentatives menées dans ce sens par les traités de médecine de la fin du XIX^e siècle où furent théorisés les « troubles psychiques de la ménopause virile ». « Le retour d'âge masculin est un objet morcelé, éclaté entre les diverses maladies de la cinquantaine » (p. 191) : crises récurrentes de goutte, cholestérol, hémorroïdes et problèmes cardiovasculaires, maladie de la prostate. Chez l'homme vieillissant, « le sang travaille » aussi, devient trop épais ou trop fluide, change de composition, révèle des problèmes de circulation, d'obstruction auxquelles tentent de remédier les diverses pratiques de saignée. Coups de sang, poussées de tension, démon de midi attestent que le circuit sanguin des hommes – ou son substitut contemporain, l'équilibre hormonal – à l'instar de celui des femmes, est aussi désorganisé. Saint Sébastien, soldat romain criblé de flèches pour s'être converti au christianisme, patron des confréries d'archers, maître de la « sanglance » masculine, est le saint guérisseur de la goutte ; guérisseur d'une maladie d'homme, l'iconographie stéréotypée en fait un être efféminé, associé tantôt à la jeunesse, tantôt à la vieillesse (pp. 215-222, 233-237). Sous l'effet de l'âge, les hommes vieillissants se féminisent alors que les femmes se virilisent, et les différences sexuelles s'atténuent.

En bref, « du coup de bistouri aux images des saints, en passant par les saisons et les mouvements de la sève, le sens des chirurgies contemporaines déborde de

toute part le bloc opératoire car elles ont pour ultime effet, et pour justification, le rétablissement de cette santé essentielle qu'est une physiologie harmonieuse » (p. 315). Le livre foisonne de détails et de pistes entrecroisées dans lesquels on se perd parfois, ce qui est la retombée d'une méthode d'interprétation fondée sur le décodage du réseau intense d'associations, de ressemblances, de correspondances, d'analogies établies de proche en proche à mesure que l'exposé progresse. Quelques commentaires, indiquant que l'ouvrier est conscient des limites de son outil, eussent été bienvenus. Foin des réserves ! L'ouvrage est important, de lecture fort agréable, drôle quand il dévoile certains de nos travers – ainsi nos attentes à l'endroit du corps médical –, terrifiant lorsqu'il décrit les souffrances qu'enduraient nos ancêtres opérés de la taille, ou rappelle celles des enfants qui subissaient à vif l'ablation des amygdales et des végétations – personne n'a oublié à ce propos le témoignage de Michel Leiris dans *L'Âge d'homme*. Dans le droit fil des travaux consacrés à l'anthropologie du sang et des humeurs, l'ouvrage, par le biais des opérations chirurgicales et des maladies associées aux âges qualifiés de critiques, innove en dégagant une des composantes temporelles du devenir individuel. L'idée selon laquelle l'âge est une construction sociale qui repose sur une interprétation du donné biologique n'était pas au cœur de la démonstration, mais c'est pourtant bien cette dimension qui émerge au terme de la recherche et recoupe des conclusions similaires établies par ailleurs (cf. les articles de ce numéro). Ici, représentations communes et représentations savantes s'interpénètrent ; « entre le savoir commun et la Faculté se nouent des rapports complexes et intenses » (p. 319) qui concourent à façonner la biographie des individus et à organiser leur parcours au fil du temps. L'ouvrage illustre aussi l'intérêt de prendre l'ensemble des âges, et non pas un âge plutôt qu'un autre, seule façon de réussir à appréhender certains

processus. Enfin, on saura gré à Véronique Moulinié d'avoir presque toujours résisté à la tentation de parler de rite de passage et d'initiation. La saisie des phénomènes dans le temps conduit inévitablement à identifier un « avant », un « après » et un « pendant ». Il est plus intéressant de mettre au jour les opérateurs originaux qui marquent l'avancée en âge dans les sociétés occidentales, en ce cas les actes chirurgicaux et l'étiologie des âges critiques, médicalisation du parcours qui aboutit à assimiler la

vieillesse à une maladie, plutôt que de tenter d'y retrouver des mécanismes décrits dans les sociétés éloignées, lesquels, rappelons-le, demeurent à maints égards à explorer. Au stade où en est actuellement l'anthropologie de l'âge, les généralisations sont prématurées et l'investigation monographique, seule façon de découvrir des procédés méconnus, est une priorité.

A.-M. P.

Eric Le Bourg

Le Vieillessement en question

Paris, CNRS Éd., 1998, 147 p., bibl., fig.

SANS ENTRER dans le détail car il est en dehors de notre champ de compétence, citons également l'ouvrage programmatique d'un gérontologue expérimental qui fait le bilan des connaissances, ou plus exactement des ignorances et des idées reçues, sur le vieillissement et la longévité. Eric Le Bourg, après l'inévitable détour par la démographie, rappelle que la gérontologie – qu'elle soit comparée, expérimentale ou clinique – plus que d'autres disciplines, est soumise aux pressions commerciales, aux expérimentations hasardeuses en réponse au désir des individus de ne pas vieillir ou de rajeunir, au point qu'elle souffre encore d'un manque de reconnaissance. Un très intéressant résumé des différentes théories de l'évolution sur le vieillissement et la longévité des espèces est suivi de l'exposé d'une problématique et d'un protocole où ces questions sont examinées comparativement au sein de différentes espèces, avant de pouvoir l'être chez l'homme. On peut citer l'exemple des effets sur la longévité et le vieillissement de

la sous-alimentation pour illustrer la méthode discursive employée par l'auteur ; chez les rats, ils ont été positifs : les rats sous-alimentés vivent plus longtemps que les rats mangeant à volonté, résultats qu'il est impossible de transposer en l'état chez l'homme mais qui, diffusés par les médias, ont induit des pratiques de régime infondées (pp. 102-107). L'ouvrage, d'une certaine façon, prolonge celui de Véronique Moulinié. En tentant de démonter les liens qui se tissent entre savoirs scientifiques, représentations communes et économie de marché, l'auteur illustre que cette intrication, ancienne, se poursuit sous des aspects renouvelés et que, autre retombée, l'âge est fondé sur une interprétation du donné biologique. L'ouvrage a une portée ethnographique inattendue ; il témoigne de l'état des lieux de l'imaginaire de nos sociétés sur ces questions au tournant du XXI^e siècle. À ce titre, il contribue aussi à l'anthropologie des âges de la vie.

A.-M. P.

Éric Gagnon, Francine Saillant et al.
De la dépendance et de l'accompagnement
Soins à domicile et liens sociaux

Paris, L'Harmattan / Sainte Foy (Québec), Les Presses de l'université Laval
 Les Éditions de l'IQRC, 2000, xiii + 232 p., annexes, bibl.

DÉPUIS LE DÉBUT des années 1980, dans les pays occidentaux, la notion de dépendance est au cœur de l'action sociale à l'endroit des personnes âgées. L'allongement de la durée de la vie a modifié la pyramide des âges. La vieillesse promise à la majorité d'entre nous n'est plus appréhendée comme une victoire remportée sur l'adversité, mais comme un problème social à gérer. Dans le champ gérontologique, sont qualifiées de dépendantes les personnes âgées qui ne peuvent plus accomplir seules les actes de la vie quotidienne et ont besoin de l'aide d'un tiers. L'approche la plus fréquente consiste à évaluer les incapacités des personnes concernées à partir de grilles de mesure, à apprécier l'aide nécessaire et à en déterminer le coût, méthode gestionnaire qui stigmatise et marginalise ceux qui en sont l'objet.

Tout autre est le propos de cet ouvrage qui s'inscrit dans « une problématique des soins comme mode de relation et d'interaction entre les individus qui revêt une dimension à la fois technique, normative et expressive » (p. 9). Ici, la dépendance est d'abord une relation : « les pratiques d'aide et de soin nous placent d'emblée dans un univers qui se pense sur le mode de la relation entre deux individus, sur laquelle on s'interroge quant à sa signification, sa permanence, ses conditions de possibilité » (p. 9). Les auteurs ont mené leur recherche, fondée sur des entretiens, dans trois milieux différents afin de représenter au mieux « les contextes typiques du Québec » : un milieu rural mono-ethnique et francophone, un milieu urbain à tendance mono-ethnique francophone, un milieu urbain pluri-ethnique francophone,

anglophone et allophone. Ils ont tour à tour interrogé des responsables d'organismes, des intervenantes et des personnes aidées. Les auteurs préfèrent, à juste titre, le terme d'« intervenante » à celui d'« intervenant ». En effet, dans ces emplois d'aide à domicile, les femmes occupent une position numérique et historique significative. Si certaines parties, notamment le chapitre II consacré à la présentation des organismes proposant les services, concernent plus spécifiquement la réalité québécoise, tout lecteur intéressé par la question de l'aide peut trouver dans cet ouvrage des éléments pour nourrir sa propre réflexion.

Le chapitre III, intitulé « Des relations et des liens », est le plus développé. Le point de vue de chacune des parties est exposé. Ils se rejoignent, se complètent, s'opposent suivant le thème abordé. Quand les responsables d'organismes insistent sur le fait que la compétence technique des intervenantes doit absolument être soutenue par une bonne relation, ces dernières répondent que le respect doit, de part et d'autre, fonder et rendre possible cette « bonne relation ». Quand les intervenantes expliquent que le savoir-vivre et la bonne humeur favorisent le franchissement des premiers pas, les aidés ajoutent la nécessaire ponctualité et le respect des choses et des lieux. Quand elles parlent de la difficulté et de la complexité de leur tâches, les aidés complètent en reconnaissant que leurs revenus sont modestes et leurs conditions de travail difficiles. Si l'on réunit l'ensemble des opinions, les cinq conditions posées à une « bonne relation » montrent que l'on est proche d'une définition idéale : respect, temps, confiance, don

et liberté. Pour tous, la question de la temporalité est centrale. Les services apportés s'inscrivent dans une durée qui leur est propre. Il y a un accord pour reconnaître que la présence et le temps accordé sont les demandes premières des personnes aidées. Mais cette demande a sa limite, en fonction notamment de la spécificité de la tâche à accomplir. La continuité de la relation est un des moyens de permettre à cette temporalité hachée de produire tous ces effets, ne serait-ce que parce qu'elle est source de cohérence.

Au fil des pages, les auteurs donnent aux liens sur lesquels s'appuient l'aide et les soins, la forme de figures. Le domestique, le salarié, le professionnel, l'ami, l'enfant et l'étranger servent de références en regard desquelles les pratiques, les services et les relations peuvent être situés, pensés et orientés. Ces figures se répondent : celle du domestique répond au salarié ; celle de l'ami répond au professionnel ; celle de l'enfant répond à l'étranger. Ce choix est judicieux. Il permet de comprendre les paradoxes et les ambivalences de la relation d'aide qui oscille entre l'idéal et le matériel, le gratuit et le payant, la proximité et la distance. Le chapitre IV, intitulé « L'étrangère chez soi », est à ce titre, particulièrement intéressant. Dans un premier temps, on y développe les deux figures de l'enfant et de l'étranger : entre l'intervenante qui fait « partie de la famille » et est invitée aux fêtes, et l'intervenante réduite au silence, l'écart est certes grand. Apparaissent ici les autres membres de la famille, lesquels n'ont pas forcément la même appréhension que leur parent âgé sur ses besoins. Dans le domaine de la sécurité en particulier, les écarts sont souvent manifestes. L'intervenante se re-trouve au cœur

de conflits que sa faible formation ne lui a pas appris à gérer. La médiation de l'organisme responsable sert à recadrer et à redéfinir les rôles de chacun. Dans un deuxième temps, c'est la relation d'aide dans un contexte pluri-ethnique qui est examinée. La figure de l'étranger est alors redoublée. Se posent des problèmes de langue, de pratiques alimentaires, mais aussi de racisme. La déconstruction des préjugés est un préalable à l'action.

En conclusion, les auteurs de cet ouvrage refusent l'idée simplifiée selon laquelle « l'essentiel des pratiques d'aide et de soin à domicile consisterait à combler des besoins fonctionnels, primaires, de façon à rendre possible le maintien à domicile » (p. 220). Historiquement et étymologiquement, le terme « dépendance » met en évidence le lien et la corrélation. Deux êtres qui dépendent l'un de l'autre entretiennent entre eux des rapports qui les unissent et les tiennent ensemble, rapports où se mêlent de manière complexe, la solidarité, la soumission, l'aide et l'assujettissement. Le principal mérite de cet ouvrage est de se situer au cœur de ces ambiguïtés pour montrer ce qui s'y noue : la réciprocité de l'échange donne à la relation d'aide sa dimension humaine. Elle l'inscrit dans l'accompagnement et non dans la seule technique, et participe à ce travail du lien dont chacun est tributaire. Un dernier regret ou plutôt un souhait d'ouverture : de part et d'autre de l'Atlantique, des équipes travaillent depuis de longues années sur ce thème de la dépendance. Il serait bon que leurs travaux circulent davantage et qu'un jour leurs échanges s'intensifient.

Bernadette Puijalon

LA PLURIDISCIPLINARITÉ des contributions, dans ce numéro de la revue *Retraite et Société* présentant des images de la vieillesse, apporte un éclairage utile sur l'ambivalence qui marque cette période de la vie. Comme le souligne Claudine Attias-Donfut, dans la partie introductive : « Dans l'imagerie de la vieillesse se côtoient l'ancien et le moderne, le positif et le négatif et on y trouve aussi une chose et son contraire » (p. 6).

Deux approches historiques montrent sur quels fondements s'élaborent les représentations de la vieillesse. Pour Léopold Rosenmayr, les grandes sources de la culture et de la civilisation européennes (l'antiquité gréco-romaine, le judaïsme et le christianisme) ont introduit, « bien avant la modernité et l'industrialisation, l'idée de l'irrélevance de l'âge » (p. 27). Le manque de reconnaissance du grand âge a des racines profondes et, pour l'analyse des images de la vieillesse, la littérature, la médecine et le droit apparaissent comme des sources historiques précieuses. En centrant son propos sur le XIX^e siècle, Gilles Pollet met en évidence des images contrastées de vieillards idéalisés ou misérabilistes. À l'aube du XX^e siècle, ce n'est pas tant l'âge du vieillard que son état qui le définit.

La littérature de la gérontologie, discipline universitaire relativement récente (une cinquantaine d'années) qui participe d'une manière prépondérante à la construction culturelle de la vieillesse, offre une lecture singulière de cet âge de la vie. Malcolm Johnson s'attache à montrer que, face à l'image négative de la déchéance, « praticiens, chercheurs, politiques et décideurs proposent une conception culturellement positive de la vieillesse » (p. 54). Mais, estimant que la gérontologie reste

dominée par sa dimension empirique, l'auteur juge que l'absence de théorisation est préjudiciable car le manque de cadres conceptuels ne permet pas de rendre compte des changements démographiques et d'adapter l'organisation de la société. Toutefois, en étudiant la littérature gérontologique dans d'autres sources que les sources anglo-saxonnes sur lesquelles l'auteur fonde son analyse, on pourrait nuancer ces affirmations.

Les images que nous possédons de la vieillesse sont également façonnées par les lectures depuis notre plus jeune âge. À travers la littérature enfantine, Geneviève Arfeux-Vaucher relève le décalage persistant depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours entre les représentations des personnes âgées et la réalité. Même si l'image a évolué, puisque désormais les personnes apparaissent en meilleure santé, ont des loisirs, vivent pour elles-mêmes en dehors de leurs petits-enfants, la quatrième génération n'est guère présente, et surtout les personnages masculins sont sur-représentés. La visibilité moindre des femmes témoigne du statut dévalué de la vieille femme, lequel est d'ailleurs fortement intériorisé par les intéressées elles-mêmes. C'est ce que démontre Pasqualina Perrig-Chiello en étudiant les divergences entre l'image de soi et l'image renvoyée de l'extérieur dans une société où l'*ageism* domine. Le décalage entre l'âge subjectif et l'âge chronologique existe aussi bien chez les hommes que chez les femmes, mais ces dernières se voient plus jeunes que les hommes du fait qu'elles sont davantage victimes de l'*ageism* ambiant. Ce phénomène explique aussi qu'elles ont une perception moins positive de leurs compétences cognitives que les hommes. Les

discours de personnes recueillis au cours de deux enquêtes – en 1971 alors qu'elles étaient âgées en moyenne de 45-50 ans et en 1995 quand elles avaient 70-75 ans – viennent contrecarrer les stéréotypes voire les théories sur les bouleversements de personnalité dus à l'âge. Notamment, les résultats ne font nullement état d'un renversement des rôles lié à l'identité sexuelle, tel que l'avaient décrit Jung ou Gutman (féminisation de l'homme et masculinisation de la femme).

Politiques sociales et dispositifs juridiques génèrent et alimentent les représentations du grand âge. Marie-France Valetas étudie la perception différente dans le contexte culturel européen des politiques sociales publiques envers les personnes âgées. Une opposition Nord-Sud se dessine quant au rôle de la famille, aux lieux de vie et à l'intervention de l'État. Sont ici à l'œuvre les rapports entre générations. Isabelle Sayn, pour sa part, aborde les critères d'âge dans les dispositifs juridiques, et montre que la notion de seuil d'âge qui ouvre ou ferme à certains droits contribue à construire la catégorie « personnes âgées ».

C'est enfin une approche anthropologique qui nous est proposée avec la contribution d'Anne-Marie Peatrik sur les Meru du Kenya. Elle nous rappelle que pour comprendre la vieillesse, il faut la resituer dans l'ensemble des cycles de la vie. Chaque étape, de la naissance à la mort (sevrage, initiation, circoncision ou excision, maternité ou paternité, stade grand-parental...), inscrit l'individu dans un âge et un

groupe générationnel, comportant des droits, des devoirs, des interdits. Les grands-parents sont les Accomplis. Ils parviennent à ce stade à l'issue d'une initiation et sont désormais les mieux placés pour présider aux rituels qui ponctuent la maturation des plus jeunes ou qui remédient aux désordres menaçant le groupe. Au-delà de ce stade, l'individu devient « celui qui attend à ne rien faire ». Pour ces grands vieillards qui ont dépassé les limites, les rituels funéraires sont différenciés, la dépouille est « escamotée ». Chez les Meru, « il faut tout faire à temps et partir au bon moment ». Avec cette étude, l'auteure ouvre une réflexion sur le vieillissement dans les sociétés occidentales.

Ce numéro comporte par ailleurs un entretien avec Edgar Morin, pour qui « le continuum des vies a été sociologiquement discontinué par l'organisation sociale » (p. 167), ce qui l'amène à énoncer cette belle formule : « J'ai tous les âges en moi ». Une rubrique « Faits et chiffres » présente les résultats d'une enquête INSEE « Handicaps-Incapacités-Dépendance » (HID) 98 : « Vivre en institution après 75 ans ». Une autre, intitulée « Le point sur... », aborde les perspectives de la recherche sur le vieillissement en France et fait un état du 17^e congrès de l'Association internationale de gérontologie qui s'est tenu à Vancouver du 1^{er} au 6 juillet 2001. La revue intègre enfin des analyses critiques d'ouvrages.

Jacqueline Trincaz

QUI SONT les grands-parents aujourd'hui ? À quel lien social répondent-ils ?

Claudine Attias-Donfut et Martine Segalen, qui ont déjà écrit un livre passionnant sur ce sujet¹, ont choisi de répondre à cette question de diverses manières – démographique, sociologique, ethnologique ou juridique – en faisant appel à plusieurs spécialistes et témoins de la famille contemporaine², d'ici ou d'ailleurs.

Après nous avoir signalé l'importance numérique de cette « population » – en France le nombre de grands-parents s'élève à 12,4 millions (sur une population totale avoisinant les 60 millions), avec quatre petits-enfants en moyenne –, les auteurs nous en donnent les principales caractéristiques. Généralement, les grands-parents ont bénéficié des apports du développement économique de l'après-guerre et d'une politique publique de retraite ; l'âge de la vieillesse n'est plus l'âge de la misère. Ces grands-parents – plus d'ailleurs les grands-mères que les grands-pères –, encore en bonne santé à l'âge de leur retraite, s'occupent de leurs petits-enfants, que ce soit de façon occasionnelle, comme pendant les vacances, ou de façon plus continue pour permettre à la jeune mère (plus souvent la fille que la belle-fille) de continuer son activité professionnelle. Les grands-mères, souvent ex-soixante-huitardes, poursuivraient-elles ainsi, à travers leurs filles, leur lutte pour une égalité des sexes et l'émancipation féminine ? Tout cela sans abandonner pour autant le soin apporté à la génération précédente, les arrière-grands-parents, de plus en plus nombreux. Enfin, les grands-parents font aussi partie de la génération qui a ouvert la voie aux décompositions et recompositions familiales. Les distinctions habituelles entre lignée maternelle et lignée paternelle

peuvent ainsi se trouver renforcées par les séparations ; les enfants restant alors très majoritairement à la garde quotidienne de la mère, la lignée maternelle se trouve survalorisée au détriment de la lignée paternelle.

L'étude suivante, consacrée à la manière de nommer ses grands-parents, nous montre les différentes places qui leur sont attribuées. Nourriciers, affectueux, proches des enfants de leurs enfants, ils représentent la marque du temps et sa réversibilité, le vieillard grand-parent renaissant à travers les enfants de ses enfants : « L'enfant qui naît réincarne l'ancêtre vivant ou mort en sautant une génération » (p. 78), et autrefois, les grands-parents donnaient souvent leurs propres prénoms à leurs petits-enfants. Quant aux termes d'adresse, ils étaient clairs, décidés à l'avance par les ancêtres. Mais, tous ces noms de papy et mamie, de pépé et mémé sont devenus moins courants : il a fallu, d'une part, élargir la gamme des mots pour dénommer tous les grands-parents et arrière-grands-parents et, d'autre part, permettre l'expression d'un lien plus personnel, construit à partir de l'enfant, qui choisirait lui-même le nom, le son, ou la caractéristique par lesquels il veut appeler ses grands-parents (de Papyvélo à Apé, de Mémie à Mounette). Certains grands-parents ou certaines familles – car le choix de la nomination n'est peut-être pas que le fait de son destinataire, le grand-parent, mais aussi de l'échelon intermédiaire, les parents –

1. Claudine Attias-Donfut & Martine Segalen, *Grands-parents : la famille à travers les générations*, Paris, Odile Jacob, 1998.

2. Un autre livre complète l'approche proposée ici, en y apportant un regard historique ainsi qu'une analyse en fonction des classes sociales, malheureusement bien absente dans ce numéro d'*Autrement* : Vincent Gourdon, *Histoire des grands-parents*, Paris, Perrin, 2001.

optent pour se faire appeler par leurs prénoms. Comme le remarque Martine Segalen, cette position peut quelquefois renvoyer à un refus de l'image et des rôles attachés au statut de grand-parent (choix peu répandu car « les enfants, qu'ils soient en bas âge ou adultes, attachent généralement une grande importance au personnage de l'ancêtre et aux liens et représentations qui y sont attachés », p. 86), mais surtout marquer l'adhésion au développement de l'individualisme actuel, ou encore permettre de taire une place généalogique incertaine lors des situations de recompositions familiales et de belle-grand-parenté.

Cependant, retenons de toutes ces transformations qu'elles respectent certaines règles : d'abord, renvoyer à un cadre de parenté, quitte à le travailler pour qu'il ait un air personnel (comme lorsqu'une grand-mère se fait appeler Madine, contraction de Mamie et Claudine) ; puis, tenir compte de toutes les branches de la parenté et ne pas les mélanger ; enfin, retenir, autant que faire se peut, l'unité formée par le couple de grands-parents, en appliquant les mêmes règles de nomination au grand-père et à la grand-mère. Car les grands-parents fonctionnent bien en couple, surtout les grands-pères qui « inscrivent leur rôle dans le cadre du couple qu'ils forment avec la grand-mère et le situent dans la continuité familiale », nous dit Claudine Attias-Donfut (p. 57). Grands-pères et grands-mères³ sont tous les deux fort engagés dans la garde de leurs petits-enfants, et l'intronisation du grand-père par la grand-mère est bien confirmée ici par des entretiens avec deux grands-pères appelés à témoigner de leur expérience et particulièrement choisis puisqu'il s'agit de personnages très pris dans l'analyse du fait familial : l'un est Renaud Segalen, mari d'une des responsables de ce recueil d'articles, et l'autre un spécialiste de la famille, François de Singly⁴. Enfin, il semble que ces deux personnages répètent la distinction sexuée habituelle – et trop facilement perçue ainsi – entre public et

histoire sociale relevant plus du masculin, donc du grand-père, et entre privé et histoire familiale relevant plus du féminin, donc de la grand-mère.

La question de la grand-parenté est abordée aussi dans d'autres pays : l'Espagne, l'Allemagne, la Russie et la Croatie. Les thèmes soulevés précédemment dans le tableau général de présentation des grands-parents sont ici analysés dans une perspective plus sociopolitique : ainsi, Constanza Tobio note de nouveau le rôle joué en Espagne par les grands-mères pour l'émancipation de leurs filles ; mais elle remarque aussi que ces filles ne sont pas prêtes à jouer ce même rôle lorsqu'elles deviendront grands-mères à leur tour et s'interroge alors sur les relais à trouver et la place que devrait prendre l'État : « Le refus de réciprocité s'explique sans doute par la phase de transition contemporaine, qui devrait déboucher sur un modèle plus complexe dans lequel un plus grand nombre d'acteurs, notamment l'État, se trouveraient impliqués » (p. 114). Quant à la situation allemande, c'est la réunification des deux Allemagne qui est retenue par Ingrid Herlyn pour mieux harmoniser, là encore à propos des grands-mères, travail et famille : « Les femmes ouest-allemandes ont compris que l'activité professionnelle peut être rendue compatible avec le fait d'avoir des enfants et que les enfants peuvent être pris en charge également dans des structures extra-familiales. Les femmes est-allemandes ont rétrospectivement pris conscience de l'avance objective qu'elles avaient en terme de modernité » (p. 124). Avec la disparition de l'État providence soviétique, les grands-mères russes, elles, se voient encore plus qu'autrefois les piliers de l'économie et de la mémoire familiale, ainsi que de la sociabilité locale.

3. Lorsqu'ils ne sont pas pris dans des recompositions familiales.

4. François de Singly estime que « ce que je vis est plutôt pour le moment une confirmation de ma vision de sociologue : la famille ne s'élargit pas. Il se crée une autre famille » (p. 73). Je me demande ce qui, de sa théorie ou de sa pratique, l'incite à cette vision.

Élisabeth Gessat-Anstett souligne l'extrême longévité des femmes par rapport aux hommes, ce qui favorise le fait que « les femmes soient les seules en mesure de constituer un lien au sein de la mémoire collective avec le temps long de l'Histoire. Les grands-mères russes sont à ce titre l'unique trait d'union entre les périodes tsariste, soviétique et démocratique » (p. 139). Cependant, le fonctionnement de la transmission peut être bouleversé par les ruptures politiques, comme dans les situations d'exil des grands-parents croates, incités à quitter leurs terres yougoslaves pour s'installer en République croate. Comme nous l'explique Jasna Capo Zmegac, de pourvoyeurs de leurs enfants, ils en sont devenus les dépendants, à leur grand dam mais quelquefois au bénéfice de ces enfants, surtout des belles-filles, qui ont acquis plus d'autonomie.

Cette rupture du lien de grand-parenté, ou cette difficulté à le maintenir, peut aussi être la conséquence de ruptures familiales. La troisième grande partie de ce numéro d'*Autrement* traite de ce sujet à partir d'une série d'articles anglo-saxons, précédée d'un état des lieux de la question (« Tensions, conflits et crises » de Martine Segalen) et concluant par « Ce que dit le droit » en France, ainsi qu'aux États-Unis et au Royaume-Uni (Muriel Laroque-Ruelle, Linda M. Drew et Peter K. Smith).

La grand-parenté n'est pas toujours une relation idyllique comme la rêvent les enfants abandonnés, sans mémoire généalogique, ni le grand-père un double du Père Noël, comme le note à juste titre Martyne Perrot dans son article judicieusement intitulé « Noël, la majesté de l'aïeul ». La grand-parenté peut aussi être une cause de malentendus entre les deux générations de parents, les grands et les simples parents, lorsque surgissent des divergences éducatives ou des idées différentes quant aux rôles à tenir : les grands-parents peuvent avoir envie d'autonomie, de détente, de loisirs et non celle d'adopter de nouveau le rythme des jeunes enfants. Au nombre de quatre, deux grands-mères et deux

grands-pères, ils cumulent les distinctions et dissensions liées au sexe des personnes, à celles liées aux lignées maternelle ou paternelle et aux habitus culturels, voire ethnique, de chacune d'elles.

Cette génération de grands-parents est bien celle qui a vu pour elle-même et pour celle de ses enfants la diffusion du divorce, nous avaient avertis Claudine Attias-Donfut et Martine Segalen dès le début de cet ouvrage. Ce ne sont plus alors quatre figures possibles de grands-parents qui pourraient coexister, mais cinq, six... la recomposition grand-parentale étant due à une nouvelle alliance du grand-parent ou du parent. La question de la raison des liens familiaux se pose alors. Si les liens de sang semblent plus concourir au maintien de liens affectifs entre grands-parents et petits-enfants que les (nouveaux) liens d'alliance, beaucoup d'autres éléments entrent en ligne de compte pour créer ce lien : la proximité géographique, l'âge des petits-enfants au moment de la recomposition familiale, le parent auprès duquel réside principalement le petit-enfant, les affinités entre individus... Un des grands mérites de Sheila Hawker, Graham Allan et Graham Crow est de nous montrer à partir de cas concrets, la diversité des situations, en dépit d'une règle implicite, et souvent contredite, d'égalité du traitement des descendants. Cependant, traite-t-on de la même manière enfants de fille et enfants de fils ? Les dictons disent que non, ce que confirment Geoff Dench et Jim Ogg : « les liens matrilinéaires gardent une force beaucoup plus considérable que les liens patrilineaires, et ce dans presque tous les domaines » (p. 189) ; ils suggèrent même que les liens matrilinéaires s'intensifieraient à l'heure actuelle, nuancant leurs propos lors de séparation des parents, puisque à ce moment-là, la lignée du parent (et non plus seulement le sexe du grand-parent) s'avère un meilleur indicateur d'implication et d'investissement.

Pour finir, il apparaît que les grands-parents soutiennent, voire se substituent à

leurs enfants en difficulté dans le rôle de parents ; et plus grande est la difficulté du (jeune) parent, plus grande sa substitution par le grand-parent – très majoritairement la mère de la mère. Victoria H. Raveis et Denise Burnette remarquent que cette situation arrive d'autant plus qu'il s'agit de familles urbaines, pauvres et appartenant à une minorité ethnique. Peter Uhlenberg note que ces grands-parents préservent des liens essentiels au développement affectif et social du petit-enfant. Au vu des conclusions de ces articles, il serait important que les politiques familiales retiennent et favorisent le soutien grand-parental : présence et soutien grand-parental pour l'épanouissement du petit-enfant, mais aussi présence et soutien du petit-enfant pour l'équilibre et la joie de vivre des grands-parents (cf. l'article de Linda M. Drew et Peter K. Smih : « Privé de leurs petits-enfants, la douleur des aïeux »).

Les lois ont reconnu le principe selon lequel les grands-parents ont un droit à entretenir des relations personnelles avec leurs petits-enfants, en plus de faciliter un saut générationnel dans la transmission patrimoniale (cf. l'article de Philippe Renard). Principe reconnu, mais difficile à

appliquer lorsque les parents continuent à s'y opposer. La meilleure solution est alors l'appel à une nouvelle figure juridico-sociale, le médiateur familial, l'intérêt de tous étant le respect de la place générationnelle et affective de chacun des personnages de la famille, des grands-parents aux petits-enfants en passant par les parents.

Les grands-parents, chacun à leur manière, inscrivent les descendants dans l'histoire. Martyne Perrot relate une anecdote bien malheureuse d'une ancienne esseulée invitée à participer à un réveillon de Noël par une famille en quête de mémoire et de bons souvenirs, et qui, ne pouvant tenir ce rôle, n'est plus réinvitée... Car les grands-parents donnent l'épaisseur du temps ainsi que la mesure des changements ; comme leurs petits-enfants, ils ont connu l'enfance, la leur bien sûr, mais aussi celle des parents des petits-enfants et peuvent alors dédramatiser la toute puissance de ces parents-là. Claudine Attias-Donfut rappelle la valeur symbolique des grands-parents et reprend l'expression d'un psychanalyste pour les désigner : « les visiteurs du moi ».

Anne Cadoret

Jeanette Dickerson-Putman & Judith K. Brown, eds
Women among Women
Anthropological Perspectives on Female Age Hierarchies
 Urbana, University of Illinois Press, 1998
 xvii + 147 p., bibl., index, ill., carte

LE BUT de ce livre, qui reprend un ensemble d'articles déjà publiés en 1994 dans un numéro spécial de la revue américaine de gérontologie *Journal of Cross-Cultural Gerontology*, est de montrer à partir d'exemples recueillis dans diverses régions du monde, comment les prérogatives de l'âge agissent et se modifient pour perpétuer ou modifier les schémas culturels qui organisent le monde des femmes. S'il existe parfois une certaine solidarité face

au monde des hommes, des liens complexes fondés sur des hiérarchies de femmes affectent souvent la vie des plus jeunes et provoquent des conflits difficiles à assumer dans le contexte des évolutions contemporaines.

Traditionnellement, dans un village taïwanais (Rita S. Gallin), la famille chinoise assurait à chacun la sécurité matérielle et sociale, sous l'autorité de l'homme le plus âgé, impliquant pour les plus jeunes une obéissance aveugle aux parents.

Parallèlement, existait une hiérarchie féminine, fondée sur la piété filiale et la vénération due à l'âge ; le statut des femmes se consolidait à partir de la naissance d'un fils. Analysant les relations belle-mère/belle-fille, l'auteure montre comment l'économie villageoise, passant d'une agriculture de subsistance à une forme d'industrialisation, a conduit la moitié des femmes à avoir une activité rémunérée ; les plus âgées remettent l'argent gagné et contribuent aux dépenses de la famille, alors que les plus jeunes le conservent pour elles. De plus, les mariages n'étant plus organisés par les familles, les belles-filles deviennent, à l'endroit des maris/fils, des rivales des belles-mères : elles tentent d'affirmer leur indépendance et ne s'occupent réellement de leur belle-mère, au sens des usages traditionnels, que contraintes et forcées par la situation économique. En revanche, au Soudan central (Susan M. Kenyon), l'analyse du même type de relations conduite en milieu urbain, montre que les femmes les plus âgées continuent à recevoir des marques de respect de la part des plus jeunes. Dans cette société marquée par une stricte séparation des hommes et des femmes, on attend de ces dernières modestie et réserve pendant toute leur période de procréation. À l'issue de celle-ci, considérées enfin comme des adultes, les femmes prennent des responsabilités et acquièrent une certaine indépendance économique, en participant à des réseaux de femmes qui aident les plus jeunes pour tout ce qui concerne l'éducation des enfants, visites formelles (naissance, mariage...), solidarité économique (tontines), activités religieuses (confréries islamiques, initiation au *zar*). Dans tous les cas, les femmes les plus âgées contrôlent ces activités associatives.

Chez les Abaluyia du Kenya (Maria G. Cattell), les relations féminines combinent des critères d'âge, de genre et d'appartenance lignagère, et s'inscrivent dans une hiérarchie complexe qui est à la fois une source de conflits de prééminence entre inégaux et de coopération entre les égaux.

Dans ce cadre, la relation grand-mère/petite-fille est marquée par une grande ouverture. La grand-mère assume souvent les responsabilités des parents vis-à-vis de la petite-fille ; elle dispense aussi l'éducation sexuelle traditionnelle. Mais cette fonction est en partie remise en question dans la mesure où les grands-mères n'ont plus forcément les connaissances adéquates, bien qu'elles continuent de s'occuper des enfants nés hors mariage. Dans une communauté andine (Winifred L. Mitchell), deux sortes de hiérarchies apparaissent. La première, fondée sur l'âge, donne un pouvoir systématique en tant que mère, sœur aînée, mère adoptive, belle-mère, alors que la seconde, de loin la plus structurante, s'appuie sur la réputation conférée par la souffrance endurée (familiale, maritale,...) qui représente un moyen d'acquiescer un statut respectable. À ces relations, qui peuvent impliquer de la part des plus âgées des comportements quasi esclavagistes, s'ajoutent des réseaux plus informels d'échanges de cadeaux ou de travail.

Chez les Bena Bena de Papouasie-Nouvelle-Guinée (Jeanette Dickerson-Putman), les femmes n'atteignent l'âge adulte qu'à la ménopause. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'elles acquièrent des responsabilités par le contrôle du travail des plus jeunes, le partage des denrées, l'aide aux femmes durant leurs règles, mais aussi par leur rôle dans l'initiation masculine et la mise en place de l'initiation féminine, ce qui contribue à maintenir la suprématie masculine. On observe actuellement une évolution des rôles dans la mesure où des revenus monétaires (vente du café entre autres) modifient le contenu des relations. Les femmes âgées intègrent des clubs et aident les plus jeunes, mais elles ont perdu certaines de leurs prérogatives, tant idéologiques que rituelles, sur l'éducation et la conduite des jeunes femmes.

Au sein d'une communauté aborigène du nord de l'Australie (Victoria K. Burbank), les relations se construisent au travers de comportements agressifs codifiés

entre jeunes et vieux – dont les enfants sont le plus souvent tenus à l'écart – qui s'exercent tant sur un plan verbal que physique et peuvent parfois conduire à des blessures. Violations et manquements à la règle en constituent les principaux motifs, mais de simples accès de colère peuvent aussi être légitimes, les gens n'intervenant dans la querelle que si la victime est gravement touchée. Du côté des femmes, outre les agressions entre membres de la même famille, jugées normales en raison du parallèle tracé entre liens de consanguinité et lien agressif, et perçues comme une forme d'éducation, la relation belle-mère/belle-fille se tend et s'intensifie par le truchement du lien au fils/mari.

Faisant suite à ces études de cas, arrive l'inévitable comparaison, dans ce genre de publication, établie avec des primates, en l'occurrence des singes du Japon dont les

bandes sont régies par les liens persistants au fil du temps entre mères et filles (Mary S. McDonald Pavelka). Enfin, à partir des études conduites par des ethnologues et des sociologues dans une soixantaine de sociétés, une analyse interculturelle (Judith K. Brown, Perla Subbaiah, Therese Sarah) tente de saisir des récurrences dans les relations d'autorité au travers des liens belle-mère/belle-fille, mère/fille, première épouse/coépouse, en fonction de la contribution des femmes au travail, de la localisation de la résidence et du caractère de la filiation. Bien que la bibliographie qui accompagne ce travail soit volumineuse, elle est en réalité trop succincte et pas assez représentative des différentes sociétés. D'une manière générale, ce livre est d'abord intéressant par les exemples analysés.

Anne-Marie Dauphin-Tinturier

Serge Tornay

Les Fusils jaunes : générations et politique en pays nyangatom (Éthiopie)

Nanterre, Société d'ethnologie, 2001

363 p., bibl., gloss., index, ill., cartes (« Sociétés africaines »)

CONNUS sous les appellations de Pume ou Dongiro, les Nyangatom n'avaient été mentionnés que par les observations craintives des explorateurs ayant traversé les régions les plus reculées du Sud éthiopien au début du xx^e siècle. C'est au début des années 1970 que Serge Tornay fit de longs séjours parmi eux, recueillant d'abondantes données ethnographiques qu'il entreprit de traiter par un travail d'analyse et d'écriture de longue haleine. Il acheva en 1989 sa thèse d'État, dont le présent ouvrage est une version allégée et complétée par des observations récentes. Le titre, *Les Fusils jaunes*, correspond à la traduction du composé nominal *nyangatom*. Cet ethnonyme désigne les canons neufs et rutilants dans le reflet desquels ces guerriers se sont plu à reconnaître leur

identité en déformant le sobriquet *nyam-etom* (« mangeurs d'éléphant ») dont ils étaient affublés par leurs voisins du groupe linguistique et culturel karimonjong.

Dans la mosaïque des sociétés agropastorales qui vivent dans des conditions écologiques extrêmement rigoureuses aux confins de l'Éthiopie, du Soudan, de l'Ouganda et du Kenya, les Nyangatom occupent un territoire limité au nord et à l'est par les méandres du cours inférieur de l'Omo, aux eaux poissonneuses, aux berges cultivables mais trop infestées de mouches tsé-tsé pour y élever du bétail. Leurs pâturages s'étendent dans les steppes herbeuses de part et d'autre de la frontière éthio-soudanaise, dont un segment est marqué par le lit de la rivière Kibish, généralement asséchée mais offrant de nombreux puits.

Ces paysages sont méticuleusement décrits, s'appuyant sur les perceptions qu'en ont les habitants et sur les usages qu'ils font de ressources variées mais fragiles.

Par la description de variations liées au cycle des saisons, le propos glisse de l'organisation de l'espace à celle du temps. Les Nyangatom découpent l'année en douze lunaisons désignées selon les phénomènes climatiques qui leur correspondent (nuages, boue, opulence, disette, etc.). Au bout de quelques années, ce calendrier de 354 jours se décale forcément par rapport à l'année solaire. Les Nyangatom le maintiennent néanmoins calé aux rythmes saisonniers, sans faire appel à des méthodes de calcul expertes, mais en le réajustant par approximations successives pour parvenir à un traitement consensuel de cette question. Ce point illustre la posture ethnographique qui sous-tend tout l'ouvrage : l'auteur s'applique à rendre compte du pragmatisme de la société qu'il a observée, en portant son attention sur les processus de renégociation constante dont les principes d'organisation sociale sont l'objet en fonction des contraintes de l'environnement climatique ou géopolitique régional.

L'étude s'engage ensuite dans des temporalités anciennes en explorant l'ethnogenèse des Nyangatom. Le processus de formation de cette identité est retracé à partir d'une vue générale de l'histoire des sociétés nilotes, se resserrant sur celle des Paraniotes du centre dont une reconstruction a déjà été proposée par John Lamphear¹. Il en ressort un écheveau complexe de segmentations et de fusions entraînés par la répétition de famines, de conflits, de migrations et de conquêtes. Pour démêler ces dynamiques historiques, les sociétés paraniotes centrales se caractérisent par l'organisation en classes générationnelles. Ce dispositif d'encadrement du temps social permet de reconstituer une chronologie approximative dans la longue durée. Approximative, car dans la configuration nyangatom, la succession des groupes générationnels aux fonctions sou-

veraines n'est pas régulée par un calendrier rituel. Mais il est possible de procéder par simulation démographique pour faire ressortir des intervalles réguliers. Suivant cette méthode, l'auteur propose de dater du début du XVIII^e siècle la constitution de la génération des Fondateurs (*Ngj-seu-kop*) du pays nyangatom. L'examen des toponymes et des noms de clans permet ensuite de retracer les itinéraires et les bifurcations des groupes qui ont formé la politique nyangatom. Les sources de cette histoire sont documentées par des entretiens qui ouvrent plusieurs répertoires de la mémoire collective, depuis le temps des fondateurs, jusqu'à l'intégration des Nyangatom à l'extrême périphérie frontalière de l'espace national éthiopien.

Puis, le temps de l'ethnographie reprend son cours, et la monographie fait état de l'organisation domestique et familiale, en examinant, d'une part, les transferts de bétail qui scellent les alliances, d'autre part, les règles de précedence qui assurent la transmission du cheptel à la mort de l'*elope*, le détenteur de tous les biens du foyer familial. L'auteur insiste sur les rivalités et les frustrations générées par les lourdes créances matrimoniales et les affaires d'héritage. Il met ainsi en valeur l'aspect intégrateur du système générationnel, clef de voûte de l'organisation sociale des Nyangatom, car assurance de cohésion entre les groupes familiaux au sein de la communauté politique. De prime abord, la génération ne semble en rien être un instrument de cohésion sociale puisque cette formation sociale présente une grande hétérogénéité d'âge, les cadets de cadets n'étant pas encore nés quand les aînés des aînés sont déjà morts. Plutôt que de considérer cet extrême étirement des âges au sein d'une génération comme une défaillance de ce système, Serge Tornay propose au contraire d'en saisir l'argument : dans un environnement très rude,

1. John Lamphear, *The Traditional History of the Jie of Uganda*, Oxford, Clarendon Press, 1976.

soumis à toutes sortes d'aléas naturels et à des guerres incessantes, la solidarité communautaire qui soude le groupe générationnel est particulièrement résistante car transversale par rapport aux tensions potentiellement délétères générées au sein des unités familiales.

Pour rendre compte de l'imprégnation de la vie sociale par les institutions générationnelles, les notions de sacrifice et d'initiation sont articulées l'une à l'autre. L'auteur résume le principe général du système par une devise : « Nourrir les pères, régaler les pairs » (p. 138). Chaque génération nourrit celle qui l'a engendrée, et c'est entre congénères que les festins doivent être partagés. Les fils, toutes générations confondues, se doivent de nourrir leurs pères en leur offrant des bêtes à sacrifier, dès qu'ils en ont les moyens. Le fait de pouvoir sacrifier à ses pères suffit comme acte d'initiation pour accéder au statut de fils. En retour, les pères ont le pouvoir de bénir (partant, de maudire) leur progéniture. Ce pouvoir est particulièrement reconnu aux « Pères du pays », génération dominante par le nombre et par l'accumulation de richesses, qui exercent la souveraineté sur la société jusqu'à ce que leurs fils, grandissant en nombre et en autonomie économique, les poussent à la retraite. La transmission de la paternité du pays d'une génération à une autre résulte de l'évolution d'un rapport de force, mais elle est sanctionnée par un acte rituel exceptionnel, propre aux Nyangatom : le sacrifice de l'homme dit *asapan*. Lors d'un ultime festin célébré par les Pères du pays, l'un d'entre eux, choisi selon son appartenance clanique et territoriale, est condamné à immoler un bœuf préalablement intoxiqué par plusieurs herbes et à en consommer la tête. Perdant de ce fait la raison, il finira par s'égarer et mourir dans la brousse. L'auteur n'a pas observé cette pratique, mais il a assisté aux tensions provoquées par la situation de blocage subie par la génération montante des Atruches demandant depuis plusieurs années à leurs

pères Éléphants de leur céder la souveraineté en leur donnant l'*asapan*. Face au refus des pères, les tendances fissionnelles se sont accentuées parmi les fils, ouvrant des possibilités de réforme du système.

Soulignons enfin le remarquable travail d'écriture mis en œuvre dans ce livre. L'auteur a pris le parti de donner une large place à ses données de terrains, observations ou entretiens, qui ne sont pas découpées en extraits significatifs, mais présentées *in extenso*, de façon à conserver la cohérence du propos et permettre progressivement au lecteur de participer aux conditions de l'enquête. Serge Tornay revendique ce choix d'écriture comme la recherche d'une complémentarité entre les approches positiviste et « romantico-historique », distinction qu'il emprunte à Karl Mannheim, précurseur de la sociologie des générations. Il éclaire ainsi le sens de sa démarche en préambule aux récits des années de guerre et de famine qui bouleversèrent toute la basse vallée de l'Omo au début des années 1970 : « Notre but est de faire partager l'émotion d'un peuple éprouvé par l'adversité tout en révélant la texture particulière de la vie sociale sous l'emprise du système générationnel » (pp. 193-194). Cette même posture est adoptée dans le cahier photographique central, dont la dernière page comprend deux images : l'une représentant un jeune homme et une jeune femme tenant une gerbe d'épis de sorgho vert tendre ; l'autre, un enfant nu, levant les yeux au ciel et portant un AK-47 en bandoulière. Ces deux photographies sont commentées par une seule légende : « Quel choix pour l'avenir ? » Question à laquelle l'auteur n'offre aucune esquisse de réponse, laissant pour seule certitude que, d'une génération à l'autre, cette société a traversé les pires vicissitudes, concevant jusqu'à la possibilité de disparaître, mais continuant nonobstant d'exister avec un talent d'adaptation à toute épreuve.

Éloi Ficquet

DANS L'ORDRE du comparatisme anthropologique bien compris, la Grèce ancienne et les sociétés africaines entretiennent de longue date une connivence fructueuse. Un thème, en particulier, l'illustre depuis l'œuvre pionnière d'Henri Jeanmaire (*Couroi et Courètes*)¹: celui des classes d'âge et des rituels de passage (ou d'initiation), dont l'étude, au sein du monde grec, privilège Sparte, cité où de tels structures et rites ont reçu une organisation plus formelle qu'ailleurs. Dans son introduction, Marcello Lupi rappelle fort à propos à quel point l'ouvrage d'Henri Jeanmaire, bien que vieilli, reste suggestif, car son propre travail s'inscrit dans le même cadre comparatif et porte sur un thème identique. C'est en effet à la lumière des analyses récentes (en particulier celles d'Anne-Marie Peatrik) sur l'organisation de sociétés d'Afrique orientale en systèmes de générations, que Lupi propose une interprétation tout à fait nouvelle de la société spartiate et de ses nombreuses singularités.

L'analyse traditionnelle des classes d'âge en Grèce ancienne met l'accent sur le passage à l'âge adulte, à vingt ans pour les garçons après une phase transitionnelle institutionnalisée dans certaines cités comme Athènes sous le nom d'éphébie, souvent plus tôt pour les jeunes filles dans la mesure où, pour elles, le mariage faisait office d'acte intégrateur. Ce passage, généralement accompagné ou précédé par un ensemble de rites dont certains manifestaient une inversion radicale et momentanée par rapport aux normes civiques, mènerait ainsi chacun au plein accomplissement de son statut dans la société: citoyen et guerrier pour l'homme, épouse et mère pour la femme. À ce modèle d'opposition binaire entre jeunes et adultes, qui

se double d'une opposition entre formes d'intégration masculine (guerre, politique) et féminine (mariage), Lupi substitue, pour les hommes de Sparte, un système de répartition en trois générations: avant trente ans, de trente à soixante et après soixante ans, générations qui se voient chacune assigner des normes de comportement, des droits ou des interdits très précis. Ce n'est en effet qu'à trente ans que le jeune homme, jusque-là soumis à des limitations et contraintes manifestant son statut inachevé, inférieur, atteint le statut d'adulte de plein droit, habilité à exercer l'ensemble des prérogatives et responsabilités politiques, militaires, juridiques et économiques du citoyen, père de famille maître de sa maisonnée (*oikos*) et membre de la phalange hoplitique. À soixante ans, le passage dans la génération des « anciens » s'accompagne de la dévolution des biens aux fils qui deviennent eux-mêmes pères, de l'abandon des devoirs militaires et de l'exercice des magistratures, compensés par la participation éventuelle à la *gêrousia*, conseil représentant l'autorité collective de cette génération sur la cité.

Dans ce système, la césure des vingt ans n'est pas totalement abolie, mais revêt une autre signification: elle marque en effet un passage « secondaire » vers un statut intermédiaire, celui d'entre 20 et 30 ans, qui n'est plus tout à fait celui des adolescents entièrement soumis à la discipline collective de l'*agogè* – le système d'éducation spartiate –, mais qui n'est pas encore celui de l'adulte de plein droit. La définition de ce statut intermédiaire de l'« adulte jeune »,

1. Henri Jeanmaire, *Couroi et Courètes: essai sur l'éducation spartiate et sur les rites d'adolescence dans l'antiquité hellénique*, Lille, Bibliothèque universitaire, 1939.

qui présente plusieurs similitudes avec celui des citoyens dégradés, est au cœur de la démonstration et constitue la partie la plus novatrice et convaincante du livre. Elle permet en effet à Lupi d'expliquer bien des singularités et étrangetés apparentes des coutumes spartiates, en les replaçant dans un système cohérent dont on voit la logique s'étendre à de nombreux aspects de la vie sociale : conduites à la guerre, pratiques du mariage, attribution de lots de terre et transmission des biens, logique successorale des deux dynasties royales... Particulièrement intéressantes sont les pages consacrées à l'union qualifiée de « cryptogamique » entre les jeunes hommes de la classe des 20-30 ans et les adolescentes nubiles, appelées à devenir plus tard leurs épouses socialement reconnues. Le système générationnel, dont l'un des effets est d'assurer une transmission en douceur, régulière et ritualisée, des biens, du pouvoir et des responsabilités, ne peut fonctionner que si l'écart entre les pères et les fils reste aussi proche que possible de la norme des 30 ans ; la comparaison avec les différents systèmes mis en œuvre en Afrique orientale est ici des plus instructives. À défaut de pouvoir être totalement interdites, les unions juvéniles (où l'homme a moins de 30 ans et la fille moins de 20) ne doivent donc pas permettre la naissance d'enfants légitimes. Aussi toute une fiction de l'illégitimité et de la clandestinité était-elle créée par les pratiques et les représentations autour de ces unions, alors qu'elles étaient en réalité connues et négociées mais ne pouvaient être officialisées qu'au moment où l'homme, atteignant les 30 ans et succédant à son père, pouvait devenir socialement père à son tour. Dès lors, l'union de l'homme et de la femme se détachait du modèle de la relation pédérastique entre l'homme jeune et l'adolescent dont elle était restée proche jusque-là (du moins au niveau des représentations), l'une et l'autre relevant d'une sexualité en quelque sorte socialement inachevée – ce qui explique aussi, au pas-

sage, la mise sur le même pied des jeunes filles et des adolescents qui étonnait tant les autres Grecs. C'est aussi cet interdit de procréation précoce qui, selon l'auteur, serait à l'origine des pratiques associées à l'infanticide spartiate, où l'élimination supposée des mal formés recouvrirait en fait un processus de disqualification sociale des enfants « faibles », parce que nés trop tôt selon la logique générationnelle.

L'analyse de Lupi n'échappe cependant pas toujours à la tentation de vouloir tout faire rentrer dans un seul système, au risque de négliger certaines contradictions ou de développer quelques schémas réducteurs. Parmi les premières, on relèvera celles qui, dans la description de la relation pédérastique, identifient les hommes de la « classe d'âge » des 20-30 ans tantôt à des *éromènes* dépendant de leurs *érestes* plus âgés pour traiter de leurs intérêts économiques (p. 52), tantôt aux *érestes* qui, parallèlement à leurs unions « cryptogamiques », prennent en charge l'éducation et l'entrée dans le monde adulte de leurs *éromènes* adolescents (pp. 93, 149) : dans ce dernier cas, pour les jeunes garçons comme pour les jeunes filles, c'est la limite des 20 ans qui joue un rôle essentiel, et les parallèles crétois, souvent invoqués à propos de Sparte, vont aussi dans ce sens. De même, la position de cette classe d'âge dans l'organisation de la citoyenneté spartiate reste-t-elle mal définie. Enfin, invoquer comme raison ultime de la mise en place du système générationnel au VI^e siècle, la volonté spartiate de mettre fin à la croissance démographique paraît quelque peu réducteur : que la politique de Sparte se soit orientée à cette époque vers le maintien d'un ensemble d'équilibres qui garantissaient sa stabilité en même temps que sa suprématie ne fait pas de doute, mais tout ramener à une mentalité malthusienne paraît relever d'un fonctionnalisme un peu étroit. On regrettera que ce soit précisément à propos du célèbre épisode des Parthénies, cette génération de jeunes hommes « nés de vierges », donc illégitimes

et privés de leurs droits, qui auraient été bannis et seraient partis fonder Tarente à la fin du VIII^e siècle, que l'auteur s'aventure dans une reconstitution très schématique de l'histoire démographique de Sparte, au lieu de centrer son analyse sur la façon dont les catégories générationnelles ont été utilisées dans les textes d'époque classique pour construire l'identité sociale des exclus. Les récits concernant les Parthénies représentent en effet la confirmation la plus éclatante de la pertinence de l'analyse générationnelle pour la Sparte classique. Lupi semble ici perdre un peu de vue la nécessaire distinction entre les faits de société et les discours antiques sur ces faits.

Ces quelques remarques n'ôtent rien à l'intérêt et à l'importance de ce livre qui modifie radicalement notre approche de la Sparte antique et ouvre aussi de nombreuses perspectives vers d'autres sociétés du monde grec. Souhaitons maintenant que les africanistes, après avoir fourni l'inspiration d'une analyse si novatrice, trouvent à leur tour dans cette anthropologie de la Grèce ancienne de quoi nourrir leur propre réflexion ; ce ne serait que juste retour des choses.

François de Polignac